

Bulletin d'histoire politique

La génération lyrique n'a jamais existé

Béatrice Richard



Volume 2, numéro 1-2, automne 1993

Les jeunes et les baby-boomers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063350ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063350ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, B. (1993). La génération lyrique n'a jamais existé. *Bulletin d'histoire politique*, 2(1-2), 10–13. <https://doi.org/10.7202/1063350ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LA GÉNÉRATION LYRIQUE N'A JAMAIS EXISTÉ

par Béatrice Richard
Historienne et journaliste

Quand j'étais jeune, il y avait une blague qui revenait régulièrement à l'encontre de quiconque s'écartait quelque peu de la norme: C'est de la naissance ou on t'a marché dessus?

Pour M. Ricard. Aucun doute, si les membres de la génération lyrique se distinguent des autres, c'est bel et bien de naissance. Et personne, Ô grand jamais personne, n'aurait osé leur marcher dessus. Car voyez-vous, être né entre 1942 et 1948, cela signifie « naître au matin du monde », « sous une bonne étoile »... être conçu dans et par la clarté de ces nouveaux « matins annonciateurs du nouvel âge »... Qui aurait osé piétiner ces élus, ce corps d'élite des « baby boomers » qui devaient tracer le chemin à ceux qui les suivraient nécessairement?

Nés sous une bonne étoile! Leur destin est tracé comme dans l'horoscope chinois. À peu près tous nés sous le signe du cochon-jouisseur bien entendu, ils pilleront tout: l'affection de leurs parents (les derniers « vrais » parents, pas ceux « accablés » par leurs enfants), de la collectivité qui se mettra en quatre pour leur donner le meilleur des deux mondes (l'ancien et le nouveau), le patrimoine intellectuel (de Marx à Lacan en passant par Foucault) sans rien donner en retour ni rien produire de durable.

Mais, attention, ce n'est pas de leur faute, c'est de naissance...

Aujourd'hui, ils tassent les vieux, leurs parents, dans des résidences surveillées et écrasent les jeunes, leurs enfants, sous les dettes leur refusant jobs et avenir. Insouciants, égoïstes, ils ont tout pris, ils ne donnent rien. *Ego primam tollo quoniam nominor leo*. Voilà pourquoi tout va si mal aujourd'hui. Crise économique, chômage, drames humains, tout s'explique. La responsable est démasquée: c'est la génération lyrique.

Insoutenable légèreté de propos. Dans le monde selon Ricard, la société est divisée en générations. Au diable les classes sociales, bonjour les classes d'âge.

C'est ce concept que j'interrogerai ici.

Est-ce à dire que parce que l'on naît pendant ou juste après la Guerre, que tous, nous voilà unis en une même destinée? Que l'on vienne au monde à Wesmout ou à Pointe Saint-Charles, que l'on commence sa vie dans un collège classique ou dans une « shoppe », cela a bien peu d'importance dans le monde selon M. Ricard puisque l'on est nécessairement prédestiné à la joie, à la prospérité et au carnaval contestataire. Au meilleur des mondes.

Gommés les antagonismes sociaux. Désormais, seul l'âge déterminera qui seront les nouveaux maîtres du monde. *Vae victis!* C'est-à-dire les vieux et les enfants qui viendront après. Disons-le, une telle vision ne tient pas à l'examen sociologique le plus superficiel.

Les compagnies de publicité et de marketing elles-mêmes, n'oseraient cibler un marché aux contours aussi flous, pour vendre des bâtons de golf par exemple, sans tenir compte du niveau de revenu, de scolarité et du mode de vie des consommateurs qu'ils visent. Aurait-on idée, en effet d'essayer de les vendre, ces fameux bâtons de golf, dans le faubourg à Mélasse?

Pourtant, dans son essai, M. Ricard, veut nous faire croire que tous les dignes représentants de la quarantaine triomphante jouent au golf. En ce sens, quand il affirme tracer le « portrait de famille » d'une génération, on n'a guère de peine à le croire. C'est bel et bien de « sa » famille qu'il s'agit. Bourgeoise, universitaire, et libérale. La nouvelle noblesse d'État et d'affaires et ses hérauts des médias. Mais telle Marie-Antoinette qui croyait que le peuple pouvait manger des brioches, M. Ricard croit que dans notre monde, même les damnés de la terre peuvent jouer au golf s'ils le veulent.

De fait, le « portrait de famille » que nous brosse François Ricard tient plus du portrait officiel, modèle auquel le bon peuple est tenu de s'identifier dans ses aspirations et ses comportements. Le portrait est authentique. Mais le modèle est faux. Seuls ceux qui apparaissent sur la photo peuvent s'y reconnaître. Et ils sont une minorité.

C'est donc le portrait authentique de cette couche privilégiée qui est brossé ici. Or, dans un « vrai » portrait de famille, tous les âges sont généralement représentés. De même, dans chaque catégorie d'âge, toutes les classes sont

représentées. Lapolissade? Pourtant *La génération lyrique* glisse là-dessus comme l'eau sur les plumes d'un canard. D'où, me semble-t-il, la mystification fondamentale dont procède cet ouvrage.

Contrairement à ce que laisse entendre M. Ricard, les gras durs issus de la modernisation politique et économique du Québec ne sont pas tous des baby-boomers. Certains des représentants de cette génération lyrique d'ailleurs ne font que commencer à atteindre les échelons supérieures de la fonction publique ou des entreprises, suivant là le même plan de carrière que leurs pères qui, eux, tenaient les commandes du pouvoir pendant la Révolution tranquille et après. Suivant là le cours d'une histoire moderne occidentale largement dominée par des figures de gérontes (Eh non, ce n'est pas l'uniqueapanage de l'ex-URSS!...).

Et que l'on ne s'illusionne pas, dans leur très grande majorité, ce seront les enfants ou les neveux de ces gérontes au pouvoir qui leur succéderont. Dynastie oblige. Reproduction des classes sociales et des inégalités aussi.

Par ailleurs, l'essor sans précédent de l'appareil d'État Québécois pendant les années lyriques n'a pas créé que des « fioles ». Cols bleus et cols blancs ont profité certes d'un mouvement de syndicalisation sans précédent de l'appareil d'État. D'un contexte de prospérité également qui a ouvert de nombreux emplois dans l'industrie et les services. Quoi de plus normal que ce soient les contemporains de ce phénomène de modernisation, ceux qui étaient en âge d'entrer sur le marché du travail qui en aient profité en comblant les nouveaux postes ouverts? Mais la tournure actuelle des événements montre à quel point celle « prise de contrôle » de la société était illusoire.

Car, d'un autre point de vue, avoir 45 ans en 1993, cela signifie aussi être de la cohorte des victimes de licenciements collectifs (moyenne d'âge: 40 ans), du club du BS (la moyenne d'âge des bénéficiaires de la sécurité du revenu aptes au travail est actuellement de 38 ans), de ceux à qui on tord le bras pour accepter des départs volontaires, dans la fonction publique comme dans le privé, des mères de famille monoparentale; cela signifie aussi être des enfants de Duplessis, ou, pour les plus chanceux, avoir toujours

mené une petite vie de bungalow comme ses propres parents, sans jamais avoir imaginé autre chose. Petites vies.

Où sont ces gens dans *La génération lyrique* de M. Ricard? Au pouvoir?

C'est ce silence et ce non-dit qui blessent le plus le sens critique. Comme si nous vivions dans une société sans classes. Comme si, parce que nous consommons les mêmes marques de jean et de *corn flakes*, nous avions tous la même place dans la société. Expression suprême de ce « Nous multitudinaire »: la génération lyrique. Comme si même musique rock et mêmes cheveux longs avaient gommé les différences, les antagonismes sociaux.

Dans le contexte de crise de civilisation actuelle, ce message subliminal n'est pas innocent. Il permet de désigner une coupable facilement repérable: la génération lyrique. Les médias de masse, fort friands de simplifications excessives se sont jetés sur ce concept comme la misère sur le pauvre monde. Ne se gênant pas pour le réduire à un concept plus réducteur encore: celui de « baby-boomer ». On en arrive ainsi à une aberration suprême: si notre monde va mal, ce n'est pas parce qu'il y a des riches et des pauvres. C'est parce qu'il y a les *baby-boomers* et les autres.

Le message se faufile subrepticement entre les lignes: dans le fond, nous sommes tous égaux. Ne consommons-nous pas tous les mêmes produits, la même T.V.? Entre gens du même âge surtout. Sauf que les membres de la génération lyrique sont plus égaux que les autres comme les cochons de *La république des animaux* de George Orwell. Et c'est bien là la source de tous nos malheurs. Ils se sont fait forger sur mesure, par leurs prédécesseurs un système social-démocrate qui met les générations futures dans le trou mais dont eux profitent de façon éhontée.

Voilà pourquoi ce système pourtant sinon parfait du moins le seul valable est en crise aujourd'hui. C.Q.F.D.

La contestation

Sans doute est-ce pour cela que la génération lyrique a contesté pour le plaisir de contester.

Qu'il s'agissait d'une « rébellion sans cause ». Rien de contestable dans cette société qui leur avait tout donné sur un plateau d'argent, toutes classes confondues. Encore, une fois, le meilleur des mondes.

Ce qui m'amène au second point qui m'accable dans *La génération lyrique*: la contestation. Ce que l'auteur appelle « l'agitation lyrique » y est traité sur le ton de la dérision. Carnaval, fête, « Woodstock permanent » et j'en passe, ces jeunes qui prétendaient vouloir refaire le monde à l'époque n'étaient pas sérieux.

Mieux — ou pire — l'auteur ridiculise « cette espèce de messianisme » qui consiste à vouloir refaire le monde puisque, dit-il, on — c'est-à-dire la génération lyrique — l'a abandonné du jour au lendemain. Autrement dit, du jour où elle a atteint l'âge du réel. Quand ses membres ont commencé à investir les postes-clés de l'économie et à se prendre des RÉÉR. Est-ce à dire que tous les jeunes nés entre 1943 et 1948 étaient prédestinés à la contestation? et sont devenus des contestataires? On le dirait bien.

Pour les besoins de la démonstration M. Ricard emprunte à la tradition littéraire du « roman d'apprentissage » ou *bildungsroman*. Dans ce type de récit, le jeune part à la conquête du monde. Dans cette quête ses désirs se heurtent à l'épreuve du réel. Ou bien il s'adapte à ce monde (il vieillit) ou bien préfère rester jeune, mais il en meurt. Pour François Ricard, les jeunes de la génération lyrique n'ont pas mené cette quête initiatique jusqu'au bout puisqu'il ne se sont jamais heurtés à l'épreuve du réel. Toutes les portes leur étaient ouvertes. C'est pour cela que leur contestation était sans objet. C'est aussi pour cela qu'ils sont rentrés dans le rang.

Une fois encore, on voit bien là l'effet pervers du concept de génération sans égard aux inégalités entre les classes sociales.

Mais il y a plus pervers encore dans ce discours: la mythologie dont il est porteur.

- 1) Ici, la contestation, la critique de l'ordre établi, l'utopie, la révolution, sont le propre de la jeunesse, de l'impatience. Disons-le, du principe du désir dans toute son oralité. De l'ordre du « bébé-là-làisme ».

- 2) car si des membres plus âgés s'immiscent dans les rangs de ces jeunes impatients pour revendiquer un monde meilleur, exprimer des désirs, ce sont nécessairement des frustrés de quelque chose, inadaptés parce qu'ils n'ont pas voulu vieillir, suivre le cours normal des choses.

- 3) la conquête du monde par ces jeunes est de toute façon vouée à l'échec: qu'ils se heurtent au réel ou que le réel leur ouvre les bras, ils finiront par se diluer dedans.

Sans prise sur le réel, pas de maîtrise possible de nos destins. Pas de possibilité de changement. Quel fatalisme! Quelle vision du monde!

J'en déduis que tout désir de changement, toute forme de révolution sont voués à l'échec. Le monde et les choses changent par eux-mêmes, ils ont une vie autonome. L'être humain, ici, subit son destin. Tout est planifié, programmé... prédestiné. Sans issue. Il ne manque que la main de Dieu.

Le sophisme qui transcende ce discours est simple:

- 1) Ce sont les jeunes qui font — ou qui veulent faire — la révolution.
- 2) Les jeunes ne sont jamais victorieux.
- 3) Donc les révolutions sont nécessairement vouées à l'échec et par conséquent inutiles.

Si les révolutions n'ont pas toujours eu des lendemains qui chantent, si, oui, effectivement, les réformes sociales fondamentales comme l'assurance chômage, la journée de huit heures, les congés payés, l'État providence, en somme, ont été mis sur pied pour sauver un capitalisme en crise, cela justifie-t-il un tel cynisme, une telle démission? D'ailleurs, tous les progrès sociaux qui ont marqué notre société et notre siècle auraient-ils vraiment vu le jour, si des gens ne s'étaient pas levés pour dénoncer les injustices? J'ai bien dit des gens. Pas des jeunes.

Certes, les révolutions contemporaines n'ont pas été un succès total. On crie victoire, aujourd'hui devant l'écroulement du communisme à l'est. Mais, de « ce côté-ci des choses », y-a-t-il vraiment de quoi se pêter les bretelles? Les P.I.B.

ronflants qu'ont connus nos trente glorieuses, ne tiennent pas compte de l'augmentation constante du chômage depuis les années soixante. Des générations qui se sont succédées depuis dans la pauvreté institutionnalisée. Ni de l'écart croissant entre riches et pauvres.

Dans les années soixante comme dans les années quatre-vingt-dix la « légèreté » n'est pas et n'a jamais été de ce monde. N'en déplaise à M. Ricard, il y avait et il y a encore matière à contestation. La question est là. Les problèmes qui se posaient durant les années lyriques sont toujours présents. Ils ont même empiré. Les M.L. s'ils revenaient auraient encore plus de pauvres, de « damnés » de la terre à mener jusqu'au grand soir. Les tiers-mondistes encore plus de veuves et d'orphelins à défendre au Sud, les « égotrippeux » — les tenants des cultures du moi, plus de « fuckés » qu'il n'y en a jamais existé.

Ce qui m'amène à poser la question: que sont les M.L. et tous leurs petits frères en « iste » devenus? Ce qu'ils ont toujours été: des marginaux, des minoritaires qui font partie du « portrait de famille » de M. Ricard. De jeunes bourgeois qui, après avoir cassé la baraque, se sont casés comme leurs pères. Une élite, une caste, une clique qui n'a pas résisté longtemps à l'épreuve d'octobre 1970 dont elle s'est immédiatement et bruyamment dissociée. L'épreuve du réel. Voilà pourquoi, à mon avis, la contestation n'a jamais été le phénomène de masse décrit par François Ricard.

De Partis pris à Mainmise c'est tout juste s'ils ont pu rassembler 1000 adhérents ou sympathisants au plus fort de leur forme. Où est donc la horde de chevelus et de barbus qui aurait pris la société d'assaut? On oublie ici le Québec profond. Celui qui lisait *La Presse*, *Le Journal de Montréal*, *Montréal-Matin*, jeunes et vieux confondus, et qui vota libéral au fédéral comme au provincial en 1968 et en 1970. Trudeauisme, Bourrassaphile, le Québec profond assista avec horreur à la crise d'octobre 1970. L'insurrection appréhendée n'eut pas lieu. Faute de troupes. Car, des troupes, il n'y en avait jamais eu. La génération lyrique n'a jamais existé.

LA GÉNÉRATION LYRIQUE ET LA SOCIOLOGIE DES GÉNÉRATIONS

par Guy Falard
Études avancées
Département de science politique
Université de Montréal

La génération lyrique apporte une contribution intéressante à la sociologie des générations. Une génération peut être définie comme un ensemble d'individus traversant une à une les étapes de la vie, comme un groupe d'âge ayant une expérience historique commune, comme une catégorie d'âge ayant un comportement distinct ou comme une cohorte identifiée par sa spécificité démographique¹. L'approche utilisée par François Ricard s'inscrit dans ce dernier courant². Pour l'auteur, la génération de référence est définie en fonction de son poids démographique. Cette approche se situe au carrefour de la sociologie, de l'histoire et de la démographie, et postule que les effets sociaux d'un déséquilibre démographique se font sentir dès son apparition. Dans ce contexte, le Québec est un champ d'analyse privilégié, car le taux de natalité québécois présente une forte variation à la hausse (communément appelé un *baby-boom*), suivi d'une diminution brutale.

Ricard étudie l'histoire récente du Québec sous l'angle sociodémographique, comme le font Kettle pour le Canada anglais (*The Big Generation*) et Jones pour les États-Unis (*Great Expectations*). Mais, alors que ces auteurs affirment que le poids démographique favorise tous les membres du *baby-boom*³, Ricard fait une démonstration plus nuancée. Il distingue la situation des premiers-nés (la génération lyrique), favorisés par leur nombre, de la situation des derniers-nés du *baby-boom*, victimes de l'embouteillage démographique. Il s'agit d'une distinction essentielle qui apporte un éclairage

1. Pour un résumé des quatre principales approches que l'on retrouve dans la littérature sur les générations, voir "La sociologie des générations depuis les années soixante. Synthèse, bilan et perspective", *Revue québécoise de science politique*, 17, 1990, 59-90.
2. Ricard a entrepris l'étude de la génération du *baby-boom* dans le second volume de *l'Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930* (1986). Les chapitres 14 et 30 portent les titres suivants: "Le *baby-boom*" et "L'impact des générations".
3. Lorsque l'on parle de la génération du *baby-boom* on fait référence, en général, aux individus nés entre 1945 et 1965.